

parlait avec étonnement d'un courrier du commerce qui, traversant hier la forêt de Viterbe, a tué deux voleurs et pris le troisième. Ce courrier était Français, ce qui m'a fait plaisir. Après quoi, joli concert chez madame L***; la musique y était médiocre, mais on la sentait avec passion. Quels yeux divins que ceux de madame C***, écoutant un certain air bouffe de Païsiello (l'air du *Pédant* dans la *Scuffiara*, chanté avec verve par un amateur)! Nous rentrons à Grotta-Ferrata à deux heures; nous n'avons plus peur.

27 août. — Ce qu'il y a de plus beau en musique, c'est incontestablement un récitatif dit avec la méthode de madame Grassini et l'âme de madame Pasta. Les *points d'orgue*, et autres ornements qu'invente l'âme émue du chanteur, peignent admirablement (ou, pour dire vrai, *reproduisent dans votre âme*) ces petits moments de repos délicieux que l'on rencontre dans les vraies passions. Pendant ces courts instants, l'âme de l'être passionné *se détaille les plaisirs ou les peines* que vient de lui montrer le pas en avant fait par son esprit. Cela, expliqué en dix pages élégantes, serait *compris de tous et augmenterait la masse de science qui permet aux sots d'être pédants*. J'en aurais le talent, que je ne le ferais pas. Je ne désire être compris que des gens nés pour la musique; je voudrais pouvoir écrire dans une langue sacrée.

Les arts sont un privilège, et chèrement acheté! par combien de malheurs, par combien de sottises, par combien de journées de profonde mélancolie! Je remarquais au concert d'hier soir quelques-unes des plus jolies femmes de Rome. La beauté romaine, pleine d'âme et de feu, me rappelle Bologne, il y a ici de plus longs moments d'indifférence ou de tristesse.

On aperçoit l'effet du grand monde. Ces dames ont un peu

de l'indifférence d'une duchesse de l'ancien régime¹; mais leur vivacité les emporte; elles changent souvent de place, s'agitent beaucoup dans un salon, elles n'en sont que plus belles. Tant de mouvements dérangerait à Paris une jolie robe de Victorine.

28 août. — La plus belle forêt du monde est celle de la Riccia. De grands rochers nus, couleur de bistre, percent au milieu de la plus belle verdure et des accidents de feuillage les plus pittoresques. On voit bien, à l'étonnante vigueur de la végétation, que la montagne d'Albano est un ancien volcan. Malgré la chaleur accablante partout ailleurs et la crainte des serpents, nous avons erré toute la journée à deux lieues environ de la Riccia. Nous avons commencé nos courses par revoir pour la cinquième fois les fresques du Dominiquin au couvent de Saint-Basile, à Grotta-Ferrata. Saint Nil, moine grec, représenté dans ces fresques, fut en son temps un homme du plus grand courage et tout à fait supérieur. Il a trouvé un peintre digne de lui. Ce que j'ai raconté de son histoire à nos compagnes de voyage a doublé l'effet de la fresque du Dominiquin. Je m'en suis profondément affligé avec ces dames. Elles sont loin encore d'aimer et de comprendre la peinture. Le sujet ne fait rien au mérite du peintre; c'est un peu comme les paroles d'un *libretto* pour la musique. — Tout le monde s'est moqué de cette idée, même le sage Frédéric.

29 août. — On a beaucoup parlé peinture hier soir chez

¹ Voir la Galerie des Dames françaises. Londres (Paris) 1790, in-8°, de 207 pages, contenant cinquante-huit portraits du temps. Le peintre est ridicule, mais il y a de la ressemblance. M. le docteur Villermé donne une explication singulière de la mauvaise santé des grandes dames en 1789.

madame la duchesse de D****. Il y avait sur le piano un magnifique portrait de César Borgia, par le Giorgion¹, qu'elle voulait acheter. Un homme, remarquable par le feu de son esprit, a en quelque sorte improvisé sans projet; il parlait des arts, et, comme il voyait son succès dans les yeux des auditeurs, il a réellement été touchant. Ce matin, la partie de notre petite caravane qui possède le pouvoir exécutif a décidé qu'au lieu d'aller chercher de la fraîcheur dans la grotte de Neptune, à Tivoli, comme le projet en avait été arrêté, nous irions voir des tableaux. Cette fois on a demandé des fresques.

Nous avons débuté par l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi; c'est, ce me semble, la plus *intelligible* des fresques. Cette charmante peinture a l'air moderne; c'est que le Guide a imité la beauté grecque. Mais, comme il avait l'âme d'un grand peintre, il n'est pas tombé dans le genre froid, le pire de tous. Il a encore admis une ou deux têtes réelles, en corrigéant les défauts comme fait Raphaël: par exemple, les deux têtes contre le bord du tableau, à gauche.

Il ne faut pas chicaner le Guide sur la lumière qui fait de deux points différents, ce que vous apercevez tout de suite en considérant l'ombre *portée* sur la cuisse du génie qui tient un flambeau. En admirant ce chef-d'œuvre, vous avez maudit mille fois le graveur Raphaël Morghen, qui en a publié une si indigne caricature. Ce Raphaël-là ne sait pas dessiner; personne ne l'ignore; mais ici il n'a pas même su graver les têtes.

Dans la chambre, à droite du salon, où est l'*Aurore*, il y a

¹ M. le comte Borgia, de Milan, après avoir fait la guerre du temps de Napoléon avec une bravoure digne de ses aïeux, protégea les arts pendant la paix; il vint de faire exécuter par Palaggi une fort bonne copie de ce portrait. L'original appartient au célèbre graveur Longhi, le maître des Anderloni et des Garavaglia, dont je vous conseille d'acheter les gravures.

une tête de génie dans un tableau de Samson, par Louis Carache: on dirait cette tête faite par le Guerchin. La salle à gauche est célèbre à cause d'un mauvais tableau du Dominiquin: David triomphe, la tête de Goliath à la main; Saül, jaloux, déchire ses vêtements. Tout a poussé au noir dans ce tableau, excepté les chairs et surtout les pieds.

Comme nous étions fort près de l'église de Santa-Maria degli Angeli, nous y sommes entrés.

Rome compte vingt-six églises consacrées à cet être sublime qui est la plus belle invention de la civilisation chrétienne. A Lorette, la Madone est plus Dieu que Dieu lui-même. La faiblesse humaine a besoin d'aimer, et quelle divinité fut jamais plus digne d'amour! Sainte-Marie-des-Anges fut construite par les ordres de Pie IV; on profita de deux salles des Thermes de Dioclétien; Michel-Ange fut l'architecte: c'est une croix grecque de trois cent trente-six pieds romains de longueur, sur trois cent huit de large. La grande nef a quatre-vingt-quatre pieds de hauteur, et soixante-quatorze de large. Vanvitelli a gâté cette église en 1749. Remarquez huit colonnes énormes, chacune d'un seul morceau de granit égyptien.

Fraîcheur étonnante de la fresque du Dominiquin. Le ciel devait ce dédommagement à ce grand homme, pour toutes les intrigues de ce charlatan de Lanfranc dont il fut la victime. Dans quel plat oubli est tombé ce Lanfranc, qui fut un si grand peintre pour les rois et les grands seigneurs de 1640! Fraîcheur charmante du pied droit de saint Sébastien. Le cheval au galop est trop long; un peu de confusion dans les femmes que le soldat à cheval éloigne de l'instrument de supplice. Abattu par la misère et par la persécution, le pauvre Dominiquin manquait un peu d'invention. Par contre, l'esprit sans talent a la composition: exemple, M. Gérard.

Le pauvre cicérone aveugle qui me fait voir le *Saint Sébas-*

rien m'a raconté l'histoire courante : *Zabuglia scia le mur* sur lequel cette fresque avait été peinte à Saint-Pierre, et la transporta ici. On eut tous ces soins, parce que l'opinion générale est qu'après Raphaël vient le Dominiquin. Je suis de cet avis; après les trois grands peintres, Raphaël, le Corrège et le Titien, je ne vois pas qui peut le disputer au Dominiquin. Annibal Carrache s'est trouvé n'avoir pas d'âme. Le Guide était un homme léger; reste le Guerchin. La dispute s'établirait entre la *Sainte Pétronille* et le *Saint Jérôme*; entre les fresques de Saint-André della Valle et la fresque de *l'Aurore* à la villa Ludovisi; l'*Agar* du musée de Milan et la *Sibylle* du Capitole, au palais des Conservateurs. Que mettrait-on à côté des *Jeux* (la chasse) de *Diane* au palais Borghèse? Dominiquin fut grand paysagiste. La fresque du Guide, à San-Gregorio-Magno, bat la sienne vis-à-vis.

La cour Farnèse tranche du Colysée. Les âmes sèches, plus sensibles à l'architecture qui admet trois centièmes de *crainte de la mort*, ont un peu peur pour la cour Farnèse. Leur vanité piquée se venge par des plaisanteries lorsqu'on leur expose le genre gracieux des grands peintres; le Corrège est haï des Français.

Nous sommes allés rapidement (sans faire arrêter la calèche et sans céder à aucune tentation) à Saint-André della Valle; le *Saint Jean* du Dominiquin a été compris, ensuite les trois autres évangélistes. L'air si noble, tempéré par une timidité charmante, des figures de femmes qu'il a peintes au-dessus du grand autel, a produit tout l'effet possible, et un si grand effet, que l'on est allé sur-le-champ à la galerie Borghèse, où nous n'avons regardé que la *Chasse de Diane* du Dominiquin. La jeune nymphe qui se baigne sur le premier plan, et qui peut-être louche un peu, a séduit tous les cœurs. Nous avons passé fièrement les yeux baissés devant les autres tableaux. Enfin on est arrivé à la Farnesina.

Là sont les fresques les plus belles peut-être de Raphaël, et certainement les plus faciles à comprendre: les sujets sont pris dans l'histoire de Psyché et de l'Amour, jadis mise en français par la Fontaine. Après une demi-heure passée en silence à regarder, on s'est souvenu qu'hier soir on fit plusieurs allusions à la vie de Raphaël. A Rome, Raphaël est comme autrefois Hercule dans la Grèce héroïque; tout ce qui a été fait de grand et de noble dans la peinture, on l'attribue à ce héros. Sa vie elle-même, dont les événements sont si simples, devient obscure et fabuleuse, tant elle est chargée de miracles par l'admiration de la postérité. Nous parcourions doucement le joli jardin de la Farnesina, sur la rive du Tibre; ses orangers sont chargés de fruits. L'un de nous a raconté la vie de Raphaël, ce qui a semblé augmenter l'effet de ses ouvrages.

Né le vendredi saint 1483, il mourut à pareil jour en 1520, à l'âge de trente-sept ans.

Le hasard, juste une fois, sembla rassembler tous les genres de bonheur dans cette vie si courte. Il eut la grâce et la retenue aimable d'un courtisan, sans en avoir la fausseté ni même la prudence. Réellement simple comme Mozart, une fois hors de la vue d'un homme puissant, il ne songeait plus à lui. Il rêvait à la beauté ou à ses amours. Son oncle Bramante, le fameux architecte, se chargea toujours d'intriguer pour lui. Sa mort à trente-sept ans est un des plus grands malheurs qui soient arrivés à la pauvre espèce humaine.

Il était né à Urbino, petite ville pittoresque située dans les montagnes, entre Pesaro et Pérouse. Rien qu'à voir ce pays, on conçoit que les habitants doivent briller par l'esprit et la vivacité. Vers 1480, les beaux-arts y étaient à la mode. Le premier maître de Raphaël fut son père, peintre médiocre sans doute, mais non pas affecté (voir un tableau de Jean Sanzio, au musée de Brera, à Milan). Le peintre non affecté étudia

la nature, et la rend comme il peut. Le peintre maniéré enseigne à son malheureux élève certaines *recettes* pour faire un bras, une jambe, etc. (Voir les tableaux des grands peintres loués par Diderot, les Vanloo, les Fragonard, etc.) Raphaël, encore enfant, acquit de nouvelles idées en voyant les ouvrages de Carnevale, peintre moins médiocre que son père¹. Il alla à Pérouse travailler dans la boutique de Pierre Vannucci, que nous appelons le Pérugin. Bientôt il fut en état de faire des tableaux absolument semblables à ceux de son maître, si ce n'est que ses airs de têtes sont moins bourgeois. Ses figures de femmes sont déjà plus belles; leur physionomie annonce un caractère noble *sans être sec*. C'est à Milan, au musée de Brera, que se trouve un des chefs-d'œuvre de la jeunesse de Raphaël, le *Mariage de la Vierge*, gravé par le célèbre Longhi. L'âme tendre, généreuse, pleine de grâces, du jeune peintre, commence à se faire jour à travers le profond respect qu'il sent encore pour les préceptes de son maître. On voyait, avant la Révolution, chez M. le duc d'Orléans, un Christ portant sa croix et marchant au supplice, charmant petit tableau absolument du même caractère; c'était comme un bas-relief. Raphaël eut toujours horreur des compositions *chaudes*, si chéries de Diderot et autres gens de lettres; cette âme sublime avait senti que ce n'est qu'à son corps défendant que la peinture doit représenter les points extrêmes des passions.

Le Pinturicchio, peintre célèbre par les ouvrages qu'il avait faits à Rome avant la naissance de Raphaël, prit ce jeune homme avec lui pour l'aider dans les fresques de la sacristie de Sienne. Ce qui est incroyable, c'est qu'il n'en fut pas jaloux, et ne lui joua aucun mauvais tour. Bien des personnes pensent

¹ Les curieux peuvent chercher la *Vie de Raphaël* par l'Anonyme. 150 pages in-4°. Le Florentin Vasari est ennemi de Raphaël et partisan de Michel-Ange.

que la peinture n'avait rien produit jusqu'alors d'aussi agréable que les grandes fresques de cette sacristie ou bibliothèque. Raphaël ne fut pas seulement l'aide du Pinturicchio; à peine âgé de vingt ans, il se chargea des esquisses et des *cartons* de la presque totalité de ces fresques charmanes, et qui semblent peintes d'hier, tant les teintes ont conservé de fraîcheur. Ces immenses tableaux représentent les diverses aventures d'Énéas Silvius Piccolomini, savant célèbre qui devint pape sous le nom de Pie II et régna six ans.

Il me semble que l'on peut attribuer à Raphaël plusieurs des têtes admirables que l'on voit dans cette sacristie. Au lieu de cet air *dévoit, égoïste et triste* que l'on trouve ordinairement dans les têtes peintes vers 1503 dans l'État romain et la Toscane, quelques-uns des personnages des fresques de Sienne annoncent un caractère pieux, tendre et un peu mélancolique, qui fait désirer de devenir leur ami. Si ces gens-là avaient plus de force d'âme, ils s'élèveraient à la *générosité*.

En 1504, Raphaël quitta Sienne pour Florence; il y rencontra un des génies de la peinture, fra Bartolommeo della Porta; ce moine montra à son jeune ami le *clair-obscur*, et Raphaël lui enseigna la *perspective*.

En 1505, nous trouvons Raphaël à Pérouse, où il peint la chapelle de Saint-Sévère. La *Déposition de croix* que nous avons vue au palais Borghèse est de ce temps. Raphaël retourna ensuite à Florence, d'où il partit pour Rome en 1508. Les ouvrages qu'il a faits de 1504 à 1508 sont de sa seconde manière: par exemple, la Madone avec Jésus enfant et saint Jean, au milieu d'un paysage orné de rochers, que l'on admire à la tribune de la galerie de Florence¹.

¹ J'ai énoncé un peu sèchement toutes ces dates, parce qu'on a publié quarante volumes peut-être sur cette époque de la vie de Raphaël. On a voulu embrouiller tout ceci. En général, ces fatras sont écrits

En 1508, Raphaël, âgé de vingt-cinq ans, arriva à Rome; jugez des transports que la vue de la ville éternelle dut faire naître dans cette âme tendre, généreuse et si amoureuse du beau ! La nouveauté de ses idées et son extrême douceur excitèrent l'admiration du terrible Jules II, avec lequel, grâce au Bramante, il se trouva d'abord en relation. Ainsi, comme Canova, ce grand homme n'eut aucun besoin de l'intrigue. A cette époque, la seule passion que nous trouvions chez Raphaël est celle de l'antique. On le chargea de peindre les *stanze* du Vatican; en peu de mois il fut regardé par Rome entière comme le plus grand peintre qui eût jamais existé. Raphaël devint l'ami de tous les gens d'esprit de son temps, parmi lesquels se trouve un grand homme, l'Arioste, et l'écrivain qui, à lui seul, forme l'opposition du siècle de Léon X, l'Arétin. Pendant que Raphaël peignait les *stanze*, Jules II appela Michel-Ange auprès de lui.

Les partisans de ce dernier furent les seuls ennemis de Raphaël; mais Raphaël ne fut point le leur. On ne voit pas qu'il ait jamais haï personne, il était trop occupé de ses amours et de ses travaux. Quant à Michel-Ange, il ne comprenait guère le génie de son rival; il disait que ce *jeune homme était un exemple de ce que peut faire l'étude*. C'est Corneille parlant de Racine. Raphaël fut toujours plein de respect pour l'homme étonnant que les intrigues de la cour de Rome lui donnaient pour rival. Il remerciait le ciel de l'avoir fait naître du temps

par des partisans de Michel-Ange, grands ennemis de Raphaël. C'est ici surtout qu'il ne faut croire que ce que l'on a vérifié sur les ouvrages de ce grand peintre. Un religieux de ma connaissance est allé s'établir à Urbino. Après trois ou quatre ans de travaux, il nous donna une vie de Raphaël en trois volumes. Voilà la littérature consciencieuse que l'on rencontre souvent en Italie. Ici le plaisir est de travailler et non d'obtenir une récompense.

de Michel-Ange. Buonarrotti, dont l'âme n'était pas aussi pure, faisait des dessins fort savants, sur lesquels il faisait appliquer des couleurs par fra Sébastien del Piombo, élève du Giorgion. On rencontre dans les galeries quelques tableaux créés ainsi; ils montrent les corps et non les âmes; chaque personnage a un peu l'air de ne s'occuper que de lui seul. Il y a quelque chose de David, et rien de Mozart. Raphaël dut aux efforts de ses ennemis une activité extrême qui sembla l'abandonner vers la fin de sa carrière, quand Michel-Ange, un peu brouillé avec Léon X, passa plusieurs années à Florence sans rien faire.

Je vous ai fait voir la maison de Raphaël, dans la rue qui mène à Saint-Pierre; c'est là qu'il rendit le dernier soupir en 1520, douze ans après son arrivée à Rome. Nous avons remarqué au palais Barberini, et dans la dernière salle de la galerie Borghèse, des portraits de la Fornarina, qui fut l'occasion de sa mort. Un autre portrait attribué à Raphaël fait l'un des ornements de la tribune de la galerie de Florence. On voit dans cette tête un grand caractère, c'est-à-dire beaucoup de franchise, le dédain de toute ruse, et même cette férocité que l'on rencontre dans le quartier de Trastevere. Cette tête est à mille lieues de l'affectation d'élégance, de mélancolie et de faiblesse physique que le dix-neuvième siècle voudrait trouver chez la maîtresse de Raphaël. Nous nous vengeons en l'appelant laide. Raphaël l'aima avec constance et passion.

Nous parlerons plus tard des trois grands ouvrages de Raphaël qui se trouvent au Vatican : les *Loges*, les *Stanze* et les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées à Arras d'après ses cartons ou dessins coloriés. Ces grands travaux m'embarrassent beaucoup; je ne puis me résoudre à n'en pas parler avec détails, et je tremble d'être long.

On rend compte de diverses façons de l'immense quantité d'ouvrages que Raphaël fit pour Jules II et Léon X. Vers 1512,

tous les gens riches de Rome lui faisaient la cour pour avoir quelque chose de sa main. Un peu avant sa mort, Agostino Chigi, riche banquier, obtint qu'il peindrait les aventures de Psyché dans ce charmant petit palais, sur les rives du Tibre, où nous sommes maintenant. Raphaël vécut au milieu du bruit des armes. Dans sa jeunesse, un tyran à la Machiavel régnait à Pérouse, et la bataille de Marignan est de 1515.

GROTTA-FERRATA, 30 août. — On trouve dans ce moment une société charmante dans les palais qui occupent les plus jolis sites de la montagne de Frascati. Il nous arrive souvent de ne pas aller à Rome et de rester à la campagne.

Hier soir il y avait à la villa Aldobrandini un homme d'esprit qui arrive de Naples, M. Melchior Gioja.

« Pour la Calabre actuelle, nous a-t-il dit, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. »

M. Melchior Gioja nous a fait passer une soirée charmante. Il nous parlait de la Calabre, de Naples, de la Grèce; car la Calabre est aussi grecque que l'Épire. Les habitants ont le front grec, le mouvement des yeux, le nez grecs.

M. Perronti a été chef de bataillon dans les troupes françaises. Sa bravoure est prouvée par cent combats; il a commencé sa carrière par être condamné à mort en 1800; il ne se vante de rien que d'être esprit fort. De ses batailles, pas un mot; mais, outre qu'il sait par cœur le *Compère Matthieu*, la *Jeanne de Voltaire*, etc., dont il cite des fragments, il a toujours quelque nouvelle raison qu'il vous explique, pour prouver que, cinq minutes après la mort, on est tout juste aussi avancé que cinq minutes avant de naître. Le sort a voulu que cet esprit fort se soit trouvé dernièrement à Naples le jour d'une des fêtes de saint Janvier. Par malheur, lui et plusieurs de ses amis se laissèrent entraîner dans la cathédrale de Naples, au milieu de

cette foule immense de gueux qui disent des injures à saint Janvier, et l'appellent *faccia verde* si son sang tarde à se liquéfier. A peine Perronti est-il près de la balustrade de fer qui sépare le public du miracle, qu'il pleure, il se précipite à genoux, et enfin se fait appliquer sur le front et sur la bouche le reliquaire qui contient le précieux sang de saint Janvier. La cérémonie finie, il se cache dans un confessionnal. Le lendemain, honteux et confus, il répondait à tous les quolibets : *C'est plus fort que moi*. Ainsi sont les Italiens esprits forts; tous les souvenirs chéris de l'enfance, qui forment le caractère, sont liés aux cérémonies pompeuses de la religion catholique; on ne voit plus heureusement de ces francs athées du quinzième siècle, comme l'Arétin,

Che disse mal d'ognun fuor che di Cristo,
Sensandosi col dir : non lo conosco ¹.

M. Gioja nous disait : Un des négociants les plus riches de Milan voyageait gaiement en poste avec un de ses amis; la ga-

¹ L'Arétin fut à lui seul le *Courrier français*, le *Figaro*, etc., en un mot l'opposition tout entière du quinzième siècle. Il est singulier qu'il n'ait pas été assassiné vingt fois. Un siècle plus tard, lorsque l'influence de Charles-Quint eut tout avili en Italie, l'Arétin n'eût pas vécu six mois après avoir écrit. Il mourut en riant. On lui fit cette épitaphe, qui est un chef-d'œuvre de style; la langue italienne, souvent obscure, est ici claire et limpide :

Qui giace l'Arétin, poeta Tosco,
Che disse mal d'ognun fuor che di Cristo,
Sensandosi col dir : non lo conosco.

Pierre Arétin, né à Arezzo en 1491, mort en 1556, fut, comme on voit, le contemporain de tous les grands hommes de l'Italie. Les sots le calomnient, c'est le sort de l'opposition. Il a écrit des ouvrages fort indécents, mais moins dangereux, selon moi, que la *Nouvelle Héloïse* ou les sonnets de Pétrarque.

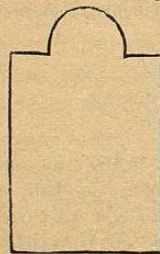
lanterne avait beaucoup de part à leur entretien, et, le voyage resserrant les nœuds de l'amitié, « je ne manquerai pas, à mon arrivée à Milan, de vous présenter à ma maîtresse, » disait le négociant à son ami. On arrive à Loreto. Quelle ne fut pas la surprise de Melchior Gioja quand il vit son ami tourner au sérieux tout à coup, dépenser vingt-deux napoléons d'or pour faire dire des messes pour le salut de sa maîtresse et pour sa *bonne mort* à lui, et emporter force chapelets ! Il ne reprit sa gaieté que vingt lieues plus loin, vers Pesaro.

Je serais obligé de faire du style pour donner une idée de ce que nous éprouvions, malgré nous, en revenant, à une heure du matin, à travers le bois, de la villa Aldobrandini à Grotta-Ferrata. Je gâterais, en essayant de le peindre, ce divin mélange de volupté et d'ivresse morale ; et, après tout, les habitants de l'Île-de-France ne pourraient me comprendre. Le climat est ici le plus grand des artistes.

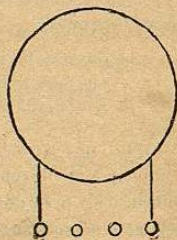
Jamais nous ne nous serions doutés de ces sensations si nous avions vu l'Italie pendant l'hiver, ou seulement si nousussions restés dans Rome.

1^{er} septembre. — Nous sommes allés voir ce matin l'église de l'Anima, la Navicella, Sainte-Praxède et Sainte-Agnès.

On peut se souvenir des églises de Rome en les classant d'après leur forme. Il y en a quatre :



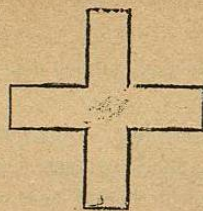
Basilique.



Panthéon.



Croix latine.



Croix grecque.

1° La basilique, dont le plan général rappelle la forme d'une carte à jouer. Par exemple, Sainte-Marie-Majeure ; ordinairement le côté opposé à la porte d'entrée se termine en demi-cercle.

La partie demi-circulaire opposée à la porte d'entrée est appelée *tribune* par les Italiens.

2° La forme ronde, comme l'Assomption à Paris et le Panthéon à Rome.

3° La croix latine, c'est la forme d'un crucifix couché par terre.

La partie de la croix qui commence à la porte d'entrée est beaucoup plus longue que les trois autres.

4° La croix grecque. Dans cette forme d'église, les quatre parties de la croix sont de longueur égale, comme Sainte-Agnès, place Navone.

On compte à Rome huit basiliques :

- Sainte-Marie-Majeure,
- Saint-Paul hors des murs,
- Saint-Jean-de-Latran,
- Saint-Laurent hors des murs,
- Saint-Sébastien,
- Sainte-Marie in Trastevere,
- Santa-Croce in Gerusalemme.

Saint-Pierre, quoique ayant la forme d'une croix latine, a conservé le nom de *basilique*, qui indique la forme de l'église bâtie par Constantin et démolie sous Jules II.

12 septembre. — Notre passion pour la campagne et la forêt de la Riccia continue. Cependant nous sommes allés à Rome ce matin, le hasard nous a conduits aux *stanze* du Vatican. Aujourd'hui on comprenait Raphaël, on regardait ses ouvrages avec le degré de passion qui fait découvrir et sentir les détails, quelque enfumée que soit la peinture.

On peut prendre mesure d'habit à un homme dédaigneux et froid, comme Childe-Harold, qui, du haut de son orgueil, juge ses sensations et même son esprit, dont il a beaucoup. Mais il n'est au pouvoir de personne de lui faire avoir du plaisir par les beaux-arts. Il faut que l'orgueil daigne se donner la peine d'être attentif : on ne peut pas faire avaler le plaisir comme une pilule ; voilà ce que je pensais en style bas, sans le dire à mes amis.

Comme vous le savez, à son arrivée de Florence à Rome, en 1508, Raphaël reçut de Jules II l'ordre de peindre une muraille dans une des *stanze* du Vatican. D'autres peintres en grande renommée y travaillaient alors : c'étaient Pietro della Francesca, Bramantino de Milan, Luca di Cortona, Pietro della Gatta et Pietro Perugino. Tous étaient plus âgés que Raphaël. On peut se figurer la haine et le mépris avec lesquels ils reçurent ce jeune homme si protégé.

Raphaël entreprit son tableau de la *Dispute du saint sacrement*. Il avait à représenter une multitude de grands personnages, héros du christianisme, occupés à méditer ou à disputer sur le mystère de la Trinité. On distingue aux coins d'un autel, sur lequel l'eucharistie est exposée, les quatre grands docteurs, Augustin, Grégoire, Jérôme et Ambroise. Viennent

ensuite les théologiens célèbres, saint Thomas, saint Bonaventure, Scot. Plus loin, une foule de jeunes gens semble apprendre d'eux ce qu'il faut croire de ces mystères, sur lesquels se tromper est si dangereux. Dans la partie supérieure on aperçoit Jésus entre la Madone et saint Jean, et à ses côtés saint Pierre, saint Paul, saint Étienne, qui le premier mourut pour lui. Le Saint-Esprit paraît sous la forme d'une colombe ; au plus haut du ciel on voit le Père Éternel entouré d'anges d'une beauté sublime ¹.

On trouve bien des traces du Pérugin dans ce premier grand ouvrage de son élève. Au lieu de représenter l'or avec des couleurs, Raphaël, égaré par les idées de richesse, qui dans l'esprit du vulgaire sont si voisines de celles de beauté, employa ici l'or lui-même pour les auréoles des saints et les rayons de la gloire de Dieu le Père. Cette gloire est dans le genre de celle de la fresque de Saint-Sévère. Dans quelques endroits le style est dur, mesquin, timide. Tout est traité avec ce soin extrême que les nigards appellent *sécheresse*, mais que beaucoup de personnes préfèrent aux *à peu près* rapides et vagues de la peinture moderne. Raphaël commença ce tableau par le côté droit ; arrivé à gauche, on voit qu'il a fait déjà des progrès.

On croit que cette fresque fut finie en 1508. Jules II en fut tellement frappé, qu'il ordonna sur-le-champ à des ouvriers maçons de détruire à coups de marteau les fresques exécutées dans cette chambre par les peintres que nous avons nommés. Jules II voulut que toutes les peintures de ces salles fussent de Raphaël. On ne conserva que quelques ornements du Sodome et une voûte du Pérugin.

¹ Vous aurez beaucoup plus vite du plaisir à Rome, si avant de quitter Paris vous avez lu les descriptions de ces fresques de Raphaël en présence des gravures que Volpato en a données. Elles sont partout, et, par exemple, à la bibliothèque du roi.